



...dans son journal intime pour cette
raison ?

...de l'après-midi de la semaine, c'est
ce qui se passe. C'est un peu comme
ce qui se passe, mais c'est un peu
plus que ça. C'est un peu plus que
ça. C'est un peu plus que ça.

...dans son journal intime pour cette
raison ?

...de l'après-midi de la semaine, c'est
ce qui se passe. C'est un peu comme
ce qui se passe, mais c'est un peu
plus que ça. C'est un peu plus que
ça. C'est un peu plus que ça.

POLE

La situation est différente en France où, aux
États-Unis, et surtout, le rôle est un peu
différent. C'est un peu différent.

...dans son journal intime pour cette
raison ?

...de l'après-midi de la semaine, c'est
ce qui se passe. C'est un peu comme
ce qui se passe, mais c'est un peu
plus que ça. C'est un peu plus que
ça. C'est un peu plus que ça.

Jon Savage

Nos années sauvages

"God save the Queen / She ain't no human being / There is no future / In England's dreaming". 1977. C'est avec cette invective brûlante que les Sex Pistols éveillent leur pays de la torpeur. Quatorze ans plus tard, en leur empruntant les derniers mots de cette citation, Jon Savage réserve un sort identique à la mythologie punk dans son ouvrage *England's Dreaming*. Enfin traduit en français, ce compte-rendu vif et passionnant des années 0 de la pop moderne démonte (et remonte) quelques légendes pour offrir toute sa dimension historique, sociale et politique à cette lame de fond culturelle. Son auteur, punk de la première heure, journaliste (*Mojo*) et écrivain aguerri (*The Kinks*, *The Faber Book Of Pop* avec Hanif Kureishi, et bientôt un livre sur "l'invention du teenager"), s'entretient pour la première fois en France sur ce chef-d'œuvre de la littérature rock. Avec une vision toujours aiguë, il passe au rayon X ses années folles, dans les sphères punk mais aussi dance, et évoque le futur. État des lieux.

Interview Estelle Chardac, photographies Philippe Lévy et X

Comment le punk est-il arrivé dans ta vie et pourquoi a-t-il eu un tel impact sur toi ?

Eh bien... J'ai commencé par écouter la musique ! J'ai grandi avec l'avènement de la pop et des Beatles à la télévision... Quand j'ai quitté la Fac en 1975, c'était le tout début de la récession économique, je me sentais personnellement concerné. Et enragé. J'avais la vingtaine, et à cet âge-là, il faut se frayer un chemin dans la vie, ce qui est très aliénant. Ma colère était donc d'autant plus décuplée. Je savais que quelque chose comme le punk allait arriver, je le sentais. Dès 1972, j'avais commencé à écouter un rock plus dur, notamment par le biais des compilations *Nuggets* de Lenny Kaye. J'aimais aussi le MC5 ou les Flamin' Groovies. Mais le jour où j'ai lu l'article de Charles Shaar Murray sur les Ramones dans le *NME* a été déterminant. Au printemps 1976, je savais que tout ne serait plus comme avant.

Qu'abordait cet article ?

Il évoquait très simplement le groupe à travers des détails importants... Leur coupe au bol, la durée des chansons, les "1,2,3,4", la provocation : le concept me paraissait fantastique. J'étais amoureux de l'idée avant même d'avoir entendu la musique. Et quand ce fut le cas, c'était aussi beau, voire plus, que tout ce que j'avais pu imaginer.

As-tu puisé dans ton journal intime pour écrire *England's Dreaming* ?

Ce n'était pas aussi organisé qu'un journal, c'était plutôt des feuilles volantes. Je les ai consultées et cela m'a été fort utile car j'avais écrit de façon très directe tout ce que je ressentais. L'énergie et l'effet électrisant que me transmettait le punk, je les recyclais dans l'écriture. Les gens qui assistaient pour la première fois à cette mutation musicale, à un concert des Sex Pistols par exemple, formaient souvent des groupes

à leur tour. Mais moi, je ne voulais pas être musicien. J'ai donc créé un fanzine photocopié, *London's Outrage*, et tout a commencé là. Je pensais qu'en écrivant, les explosions dans ma tête partiraient... J'étais frustré et désespéré à ce moment-là. L'écriture m'est alors apparue libératrice, elle était un moyen de canaliser ma fureur. De la même manière, écrire ce livre il y a dix ans m'a été très bénéfique psychologiquement car cela voulait enfin dire que je n'avais plus à être punk... Ce qui est très reposant car je ne suis plus obligé de porter du noir. (Rires.)

Que te reste-t-il de cette période de ta vie ?

La plupart des gens, quand ils grandissent, tendent à se faire cette réflexion stupide : "Oh... *Tout ce que j'ai vécu et aimé quand j'étais adolescent était merdique et, ouf, je vais enfin devenir adulte*". Ce qui est totalement faux. Évidemment, tu fais la part des choses à un certain âge. Mais je sais que j'ai eu raison de m'investir dans le punk, j'ai suivi mon cœur. En revanche, je ne voudrais pas être cette personne à nouveau car je ne pensais pas alors pouvoir connaître l'idée de bonheur. Je n'arrivais même pas à me projeter dans vingt ans, je ne vivais que dans l'instant. C'était une période difficile, violente, déprimante pour l'Angleterre. Avec un ami, on a revu des images tournées à Londres à la fin des 70's, et ce n'était que squats et endroits sordides... Ça, tu as tendance à l'oublier avec le temps. C'était presque une continuation de la guerre, un bond de trente ans en arrière. Tu avais eu l'optimisme des 60's, mais il n'avait pas réussi à se diffuser dans toutes les couches de la société...

FOLLE

La situation était différente en France ou aux États-Unis, et pourtant, le punk s'y est aussi implanté fortement : comment expliques-tu cela ?

Le punk a pris un caractère individuel dans chaque endroit. Quelques éléments restaient communs, comme l'agression et l'immédiateté, le fait que ce soit une musique très blanche...

Finalement, tout ne descend pas de Chuck Berry ?

Pour les racines noires, heu... (Il réfléchit longuement.) Les groupes hippies, vers 1969, ont commencé à être très ennuyeux. Ils jouaient leurs morceaux pendant trois minutes puis ils se lançaient dans des "jam" rythmiques interminables parce qu'ils voulaient avoir l'air funky. Quelle horreur ! Comme les punks ont réagi à ça, ils ont aussi rejeté ce que ces types tentaient de faire par rapport à la musique noire. C'était limite une suprématie blanche ! Évidemment, après, tu as eu l'influence reggae... En fait, non, cette influence, tu l'as bien avant, je suis injuste, puisque c'est du dub que les punks tenaient la technique du "drop out", quand tous les instruments s'effacent pour n'en laisser qu'un seul, batterie ou guitare, avant que tout ne resurgisse au premier plan. Ils utilisaient beaucoup ce système très efficace.

On apprend aussi dans ton livre que le punk a de fortes racines homosexuelles...

À la base, le mot punk était synonyme de "folle". Les punks étaient, au tout début, des parias et des asociaux qui gravitaient au centre de Londres et tu peux parier que, dans ces conditions-là, sur dix mecs, trois sont gays, et sur dix filles, trois sont des prostituées... C'est comme ça, c'est la loi des bandes. En fait, Siouxsie a directement copié ces femmes, notamment une qui était maîtresse SM. Mais quand le courant s'est propagé à l'extérieur, c'est devenu essentiellement un truc pour "vrais mecs". Là, j'ai commencé à moins m'y intéresser, car ce qui me fascinait, c'était ces filles magnifiques et ces garçons



étranges... Les groupes comme The Clash, en particulier, m'ennuyaient, car ils étaient un peu machos. Alors que Johnny Rotten et les Sex Pistols étaient spéciaux, curieux. Cet aspect a bien sûr été minimisé parce que les journalistes, souvent hétéros, ne voulaient surtout pas entendre parler de ce genre de choses ! Personne n'y pensait d'ailleurs, car le rock n'était pas du tout associé à l'homosexualité, contrairement au disco.

Ce n'est pas complètement vrai : il régnait une large part d'ambiguïté sexuelle dans le glam.

Effectivement. En même temps, le problème avec le glam, c'est qu'à la fin, tout le monde en avait marre... La décadence liée à l'homosexualité avait lassé les gens et l'idée était de prendre le contre-pied de ce qui s'était déjà fait. Mais finalement, les punks étaient aussi décadents que leurs prédécesseurs, bien sûr ! Ce n'était juste pas la propagande qui entourait le mouvement... En Angleterre, il existe une culture de "lads" que je méprise vraiment. Pour moi, le sport et la musique n'auraient jamais dû se mélanger. Laissez le premier aux idiots et le second aux excentriques ! (Sourire.) J'ai beaucoup écrit sur la politique sexuelle dans le punk à l'époque, mais ces subtilités ont échappé aux journalistes. D'ailleurs, l'un d'eux m'a attaqué verbalement et physiquement en 1977, 1978. (Pause.) Bizarrement, ça ne m'a ni dérangé ni marqué sur le coup. Aujourd'hui, je serais horrifié, mais quand tu es jeune et que tu prends des drogues, tu es un peu idiot. (Rires.) Je me souviens, il m'avait interpellé sur le mode : "Toi, tu ne peux pas écrire correctement sur le punk parce que tu es allé en Fac". Je lui avais répondu narquoisement : "C'est pourtant ce que je fais. Donc tu ne peux pas dire que je ne peux pas le faire". (Rires.) Un vrai coq. Le mec est devenu furieux après ça et il a commencé à m'insulter. (Rires.)

"Je suppose qu'un des principaux attraits du punk pour les gens de vingt ans, c'est que, rétrospectivement, tout semblait peint en noir et blanc. En réalité, la situation était très complexe et c'est aussi pour ça que j'ai écrit ce livre..."

INTUITION

Un mouvement social et culturel comme le punk pourrait-il naître aujourd'hui ?

Ce n'est pas à moi de répondre... C'est à vous, plutôt. J'espère que oui, c'est tout ce que je peux dire. Tu sais, j'aimerais être surpris par la musique, je suis constamment à l'affût des disques qui sortent. Par exemple, quand j'ai reçu ceux de The Coral et The Music, je me suis dit : "Chouette, tout le monde a l'air d'aimer, peut-être qu'ils vont me raconter quelque chose de nouveau". Je les ai mis sur ma platine et là... (Grimace dégoûtée.) Créer ces vagues, ces courants, c'est vraiment la responsabilité des gens de vingt ans, pas la mienne. Je suppose qu'un des principaux attraits du punk pour eux, c'est que, rétrospectivement, tout semblait peint en noir et blanc. En réalité, la situation était très complexe et c'est aussi pour ça que j'ai écrit ce livre...

Pourquoi avoir mis tant de temps pour écrire sur le sujet ?

J'ai signé mon contrat en 1985, mais je n'ai commencé le livre que quatre ans plus tard. La recherche m'a pris beaucoup de temps, notamment à cause des entretiens, mais je n'ai mis que six mois à finir. En 1989, j'avais 36 ans, cela faisait dix ans que le punk était mort. Je pense que je devais prendre du recul et tout digérer. Quand *England's Dreaming* est sorti, il est devenu, avec *Lipstick Traces* de Greil Marcus, une référence en la matière. On s'est beaucoup aidés l'un et l'autre pendant la préparation... D'ailleurs,

si tu regardes les crédits, on fait un peu appel : mêmes ouvrages, même si l'on traite le sujet de façon différente. Greil explore une période bien plus large que moi, qui suis resté assez spécifique.

As-tu lu Punk. Hors Limites de Stephen Colegro et Chris Sullivan qui sort ces temps-ci en France ?

Oui. Le texte est idiot, les photos, magnifiques. C'est un peu du "copier-coller". Chris n'a jamais rien eu à voir avec le punk de toute façon... En plus, il est très anti-intellectuel, comme bien des gens en Angleterre qui considèrent qu'utiliser son cerveau est une tache dans leur idée, cela veut dire que tu n'as aucun sentiment. Ce qui est totalement faux, car ma première approche du punk a été purement émotionnelle, non intellectuelle. Et puis, il déteste Pere Ubu : dis-moi que je me dis qu'il doit forcément être un peu con. (Rires.)

Qu'as-tu pensé de la célébration du Jubilé de la Reine et des vingt-cinq ans du punk par la même occasion ?

Lors de la célébration à Buckingham Palace, j'ai passé la journée tout seul et j'ai réfléchi au fait que, vingt-cinq ans plus tôt, j'étais certes très malheureux mais, au moins, j'étais entouré de gens qui parlaient la même chose que moi lors d'un jour comme celui-ci. J'ai trouvé cela à vomir. Je hais le système de classes anglais. Quant aux vingt-cinq ans du punk... Je crois toujours que les Sex Pistols avaient raison et que *God Save The Queen* est un disque important. Leur reformation, en revanche, je ne suis pas... Tout ce que je peux dire, c'est que je n'y étais



Il si tratta di un uomo che ha fatto la sua fortuna nel mondo degli affari e che ora si è ritirato a vita privata. È un uomo che ha fatto la sua fortuna nel mondo degli affari e che ora si è ritirato a vita privata. È un uomo che ha fatto la sua fortuna nel mondo degli affari e che ora si è ritirato a vita privata.



pas ! (Sourire.) J'avais déjà démissionné, en quelque sorte. Mais les Pistols sont un bel exemple pour la jeunesse, la musique et les médias. Et dans un sens, le punk est devenu un autre symbole national, un symbole d'anglicisme, ce que je trouve étrange et que je n'approuve pas trop. Parce que, en 1977, d'un côté, tu avais Johnny Rotten, et de l'autre, la Reine d'Angleterre. Ils sont liés tous les deux à ce moment crucial de l'histoire britannique, c'est d'ailleurs pour ça que le livre s'appelle *England's Dreaming*: il parle finalement surtout de mon pays. Je ne m'en suis rendu

C'est ce que le punk a fait, selon toi ?

Oui. La preuve ? Les gens trouvent toujours de l'intérêt à cette histoire. En Angleterre, ça a bouleversé la mode, la musique et les médias. Et dans un sens, le punk est devenu un autre symbole national, un symbole d'anglicisme, ce que je trouve étrange et que je n'approuve pas trop. Parce que, en 1977, d'un côté, tu avais Johnny Rotten, et de l'autre, la Reine d'Angleterre. Ils sont liés tous les deux à ce moment crucial de l'histoire britannique, c'est d'ailleurs pour ça que le livre s'appelle *England's Dreaming*: il parle finalement surtout de mon pays. Je ne m'en suis rendu

compte que récemment, mais il s'inscrit dans la tradition des bouquins qui disent merde à l'Angleterre, on les appelle les "*damn-you-England books*".

As-tu d'autres exemples de "damn-you-England books" ?

The Black Book de Lawrence Durrell. Je me sens moins concerné aujourd'hui car je n'habite plus en Angleterre mais au Pays de Galles. Je m'y sens mieux. J'adore les Manic Street Preachers, d'ailleurs. Je les ai rencontrés très tôt, en 1991. C'était lors d'un concert à Londres : tout le monde avait détesté, moi, je les avais trouvés chouettes. Du coup, je suis allé à leur rencontre et ils étaient vraiment très drôles... Ils portaient leurs blouses sérigraphiées de messages du genre "spectators of suicide" ou "death cult". Je suis allé voir Nicky et Richey, et je leur ai demandé si c'était bien des robes de filles. Ils m'ont répondu : "*Oui, ce sont celles de nos sœurs*". Et

moi : "*Mais vous n'avez pas de problèmes quand vous les portez ?*" Là, ils m'ont sorti cette phrase géniale avec leurs voix précieuses : "*Oh que si. On nous attaque tout le temps. Mais on s'en fiche parce que nous sommes jolis*". (Rires.) Je me suis dit : "*Ok les gars, vous avez la bonne attitude*". (Sourire.)

Tu as souvent loué la spontanéité du punk en affirmant qu'il était "né de rien". Or, ton livre tend à prouver que, justement, il semble plonger ses racines très loin...

Je ne pense pas que ce soit nécessairement une contradiction. Par ailleurs, je ne crois pas que les contradictions soient un problème. (Sourire.) Il existe cette phrase très célèbre : "*La cohérence pinaillieuse est la marque des esprits étroits*" (ndlr : de Ralph Waldo Emerson). Entre l'excitation, la spontanéité incroyable qui régnait alors, et ce que j'ai appris plus tard sur l'histoire, il y a un écart, certes. Donc, peut-être était-ce prévisible... Mais tu vois, tu peux échauffer tous les plans du monde, si l'excitation n'est pas là, tu n'as aucune chance que cela prenne. Et puis, j'aime les paradoxes, notamment celui d'écrire quelque chose d'aussi long sur des singles de trois minutes et demie ! (Rires.) C'est une manière de dire : "*Cette musique appartient tellement à ma vie qu'elle devient la vie elle-même...*"

Étonnamment, *England's Dreaming* ne se réfère que très peu au cinéma. Pourquoi ?

Bonne question. Ce n'est pas vraiment exact, car j'évoque les films des Sex Pistols... (Sourire.) En fait, le cinéma n'était pas si important que ça, les seuls qui aient eu un peu de valeur à ce niveau, c'est *Performance* et *The Man Who Fell To Earth*, dont je parle un peu. Mais sinon...

Un film comme *If* de Lindsay Anderson n'aurait-il pas pu faire l'objet d'une petite analyse ?

Si... Mais à l'époque, le cinéma ne faisait pas partie de mes références. Je pensais plus au design, à la presse libertaire de la fin des 60's... En plus, l'industrie cinématographique était très contrôlée, pour toutes les raisons que l'on sait. On met presque un an et demi à faire un film, contrairement aux disques punk qui pouvaient être prêts en deux semaines. La musique était si immédiate que le cinéma ne pouvait pas suivre ! Il y a une scène intéressante dans *The Man Who Fell To Earth*, où Bowie-Newton est saoul dans sa chaise et regarde un panneau géant formé d'une multitude d'écrans de télévision. Pour toi, ça a sûrement l'air banal, mais, pour nous, en 1976, c'était incroyable, on se disait : "*C'est ça le futur ? Tous ces médias ?*" Sauf que ce futur-là est arrivé, c'est aujourd'hui, et aujourd'hui est merdique. D'ailleurs, je ne regarde plus la télévision, et j'y ai pourtant travaillé pendant des années. Je dirais qu'une autre partie méconnue du punk, avec l'homosexualité, c'est la science-fiction. Je lisais des écrivains comme J. G. Ballard, Philip K. Dick, William Burroughs, et je crois que c'était le cas de bien d'autres. Quand j'ai rencontré



Mick Jones des Clash pour la première fois, il était plongé dans *High Rise* de Ballard. Le punk avait un aspect futuriste très fort...

Ce n'était pas plutôt "No Future", le mot d'ordre ?

Ha ! Si tu veux, le "No Future" était une polémique, pas une affirmation. L'idée n'était pas de dire "il n'y a pas de futur. Point", mais plutôt "il n'y aura pas de futur... si l'on ne fait rien pour changer les choses". Même si les gens trouvaient cela pessimiste, ils étaient forcés de réfléchir à la situation.

Tu as écrit la préface de *The Manual*, le petit livre concocté par Bill Drummond et Jimmy Cauty (ex-KLF). C'est son côté situationniste qui t'a attiré ?

Non, j'y ai contribué simplement parce que j'aime beaucoup Bill Drummond, même si on s'engueule tout le temps ! Il est aussi très macho, on a donc des débats typiquement "homo/hétéro", tu vois. Je me souviens, dans les 90's, on sortait déjeuner, boire, puis on revenait dans mon appart' et l'on mettait à fond d'horribles disques rock 70's, des trucs comme Free. De la vraie bonne vieille musique de mecs, tout ce contre quoi les punks ont réagi, en somme ! (Rires.) C'était très très drôle. Mais toutes les collaborations que je fais en général sont liées à une amitié.

As-tu ressenti quelque chose de similaire au punk avec la house, sur laquelle tu as aussi théorisé dans tes articles ?

Le premier disque de house que j'ai entendu était fantastique : *Mystery Of Love* de Fingers Inc. en 1986. On me l'avait donné à New York et je l'avais ramené à Londres, mais les gens le trouvaient trop lent ! Tu parles... C'était brutal, minimal, psychédélique, à la fois simple et complexe, et l'on sentait qu'il avait été fait chez soi. Imagine-toi bien que, dans ce cas-là, les

"La dance a vraiment été ma bande-son des 80's. Comme j'étais Dj à la Haçienda, j'ai eu accès aux premiers disques d'electro et j'ai vite découvert le plaisir qu'ils pouvaient me procurer".

comparaisons avec le punk se faisaient toutes seules... Je pense que le côté DIY (ndlr: "fais-le toi-même") était très important aux débuts de la house, tout comme la brutalité. Si tu te souviens de *Acid Tracks* par Phuture, c'était exactement ça, il n'y avait presque pas de mélodie. Il faut être dans l'humeur adéquate pour l'écouter parce que ça dure quand même onze minutes, sans aucune variation ! J'aimais aussi beaucoup la techno des débuts, Cybertron avec *Techno City* en particulier, tous les trucs black de Chicago et Detroit aussi. La dance a vraiment été ma bande-son des 80's. Comme j'étais Dj à la Haçienda, j'ai eu accès aux premiers disques d'electro et j'ai vite découvert le plaisir qu'ils pouvaient me procurer. Mais l'amour de la dance est aussi venu avec le truc homo : à la fin des années 80, j'ai fait un documentaire sur l'histoire de la house et la façon dont l'homosexualité a pu l'influencer. Les gens ont été choqués, toujours pour les mêmes raisons...

Pourtant, le lien est évident...

Oui mais, tu sais, il n'y a rien de plus étrange qu'une hétérosexualité menacée. (Rires.)

Le côté très "lad" de Bernard Sumner ne te posait-il pas un problème quand vous vous voyiez à la Haçienda ?

Je le connais depuis vingt-cinq ans et lui-même est très "gay friendly" parce qu'il est intelligent, il aime la dance et sait que ce sont eux qui ont les meilleurs clubs ! Il y a toute une sous-culture qui existait dans le Nord au début des 80's : les jeunes comme Ber-

JON SAVAGE'S TOP 5 PUNK

- 1 Iggy & The Stooges *Raw Power*
- 2 The Ramones *First Album*
- 3 The Sex Pistols *Holidays In The Sun*
- 4 Buzzcocks *Orgasm Addict*
- 5 Pere Ubu *Street Wave*

JON SAVAGE'S TOP 5 TOUTES CATÉGORIES

- 1 Iggy & The Stooges *Raw Power*
- 2 Terry Riley *The Rainbow Curve*
- 3 Fingers Inc. *Mystery Of Love*
- 4 N'importe quel disque de The Byrds
- 5 Nirvana *Nevermind* et My Bloody Valentine *Loveless* (ex-æquo)

nard allaient dans les clubs homo, tout simplement parce que c'était les seuls endroits à Liverpool et Manchester où l'on ne se prenait pas une bouteille sur la tête ou un coup de couteau. Et ça a changé leur vie. Mais tout cela n'existe plus aujourd'hui, c'est triste... L'hymne stupide de New Order pour la Coupe Du Monde 90, *World In Motion*, a dû faire se retourner Ian Curtis dans sa tombe. À l'époque, je m'en foutais, mais aujourd'hui, je ne peux pas, vraiment. Et puis, cette vidéo avec cet andouille de Keith Allen, pfff... (Rires.) Cela dit, j'adore Bernard, même s'il peut être crétin parfois. (Sourire.) Tu sais, Rob Gretton, Joy Division, ils appartenaient tous à la même famille, qui est un peu la mienne aussi. Quand Rob est mort, j'ai fait un discours à son enterrement... (Pause.) Mais comment en est-on arrivé à parler de ça ? Ah oui, les "lads"... Je vais te dire qui je déteste vraiment parmi ces mecs : ce putain de Nick Hornby ! Je hais surtout le fait que ses livres aient cette image à la mode, alors qu'ils sont totalement conformistes et ennuyeux. À mon époque, le conformisme faisait partie du "mode adulte". Or ces jours-ci, il est devenu l'apanage des adolescents. Pour moi, c'est une terrible trahison de ce pourquoi on s'est battu et de nos idéaux sur la pop music. C'est la chute du sublime au ridicule. ¶